

noms dans les journaux. Tous les matins on lit : M. un tel a gagné une pendule, Mme une autre a acheté un coussin. Je suppose que ton ami Paulus va parler de toi demain dans sa gazette. (*Monsieur B. allume un autre cigare*)

Dis donc, Charles, ne pourrais-tu pas te priver de fumer ici ?

Monsieur.—Mais, chère femme, j'ai toujours fumé dans le petit salon, et tu ne m'en as jamais fait reproche.

Madame.—C'est faux, Charles, tu n'as jamais fumé ici, et je ne veux pas que tu commences. Le tabac me donne sur les nerfs, et on ne peut tenir rien de propre avec les pipes et les cigares. Tu ne fumais pas comme cela au bazar, j'en suis sûre. Tu étais là tout politesse, tout gentillesse envers ces dames. Tu leur as fait manger des glaces, et tu vas m'ennuyer pendant trois jours en t'extasiant sur la beauté de Madame celle-ci, ou de Mademoiselle celle-là.

Si encore tu avais gagné quelque chose de joli, à ton bazar. Mais tu es bien trop malchanceux, comme de raison.

Monsieur.—Je n'aime pas à risquer mon argent à la raffle ou à la loterie. J'aime mieux acheter quelqu'objet utile.

Madame.—Eh bien, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Monsieur.—Qui te dit que je ne voulais rien acheter ?

Madame.—Par exemple, tu l'as dit plus de vingt fois. D'ailleurs, tu n'avais pas trop d'argent pour payer les glaces, les crèmes, les fleurs, les cigares, que sais-je !

Monsieur.—Je n'ai rien dépensé pour cela. En fait de rafraîchissements, je n'ai pris qu'une tasse de café et c'est Paulus qui a payé.

Madame.—Ce n'est pas moi qui le croirai. Mais enfin, si j'eusse été là, j'aurais pu te donner de bonnes idées, te montrer les choses qui nous conviendraient mieux.

Monsieur.—Tu pourras toujours le faire. Je t'emmènerai demain.

Madame.—Non, non, je t'ai dit que je n'irai pas... Si au moins tu m'en avais parlé d'avance, je t'aurais indiqué les plus beaux objets, d'après les listes qui ont été publiées dans les journaux. Par exemple, j'ai vu qu'il y avait une paire de magnifiques vases du Japon.....

Monsieur.—Je les ai vus, en effet.

Madame.—Eh bien, comment sont-ils ? Superbes, n'est-ce pas ? Mon amie, Madame Toutluifaut, m'en a parlé, et elle dit que c'est un chef-d'œuvre de travail artistique ! Je suis certaine qu'ils feraient très-bien dans notre grand salon.

Monsieur.—Mais il me semble, chère amie, que nous aurions des choses plus utiles, plus nécessaires à acheter auparavant.

Madame.—Et qu'est-ce donc, je t'en prie ?

Monsieur.—Il faudrait rem'pl'acer notre poêle de cuisine, qui est vieux, incommode, et si avarié qu'on ne peut plus le réparer. Or j'ai justement vu au bazar un poêle nouveau modèle, avec tous ses ustensiles, et on ne me le vendrait pas trop cher.

Madame.—Tu ne sais pas ce que tu dis. Notre poêle ne dure que depuis quinze ans, et il peut durer longtemps encore. S'il ne fonctionne pas bien, c'est que ces imbéciles de cuisinières ne savent pas le manœuvrer. Il va très-bien quand je fais la cuisine.

Monsieur.—Tu ne la fais pas souvent !

Madame.—As-tu envie de me mettre en colère ? Mais qu'est-ce que tu voudrais encore ?

Monsieur.—N'aimerais-tu pas à avoir une machine à coudre ? C'est une chose très-utile et très-économique dans un ménage, et ils en ont de fort belles au bazar.

Madame.—Merci ! Je trouve bien plus simple de faire faire mon ouvrage par les modistes et les couturières.

Monsieur.—Cela coûte plus cher.

Madame.—Encore une fois, qu'est-ce que tu connais là-dedans ? D'ailleurs, aurais-je le temps de me mettre à coudre avec la machine ?

Monsieur.—J'ai encore pensé à acheter une bibliothèque. Je ne sais plus où mettre mes livres et mes revues.

Madame.—Ah ! c'est bien là les hommes : toujours égoïstes, et ne pensant jamais qu'à se donner du confort ! Ne peux-tu pas mettre tous tes bouquins, toutes tes paperasses sur des planches, dans le grenier ?

Monsieur.—Les rats et les souris en feraient litière.

Madame.—Oh non ! ils ne rongent pas les livres, tu le sais bien. Mais dis-moi, pourquoi ne veux-tu pas m'acheter les vases du Japon ?

Monsieur.—Je trouve qu'ils sont d'un prix trop élevé pour nos moyens.

Madame.—C'est cela, Monsieur craint pour sa bourse. Voyons, quel prix en demande-t-on ?

Monsieur.—Cent piastres, ni plus ni moins.

Madame.—Mais ce n'est pas trop cher, tout le monde peut te le dire. Demande à Madame Toutluifaut, à Madame Dugrandton. Il n'y en a pas pour ce prix-là chez Sharpley, ni chez Birks, ni au magasin japonais. Mais je sais bien ce que c'est, pourquoi tu ne veux pas m'acheter ces vases. C'est parce que tu ne veux pas me faire plaisir..... C'est parce que... tu... ne m'aimes plus ! (*Elle pleure.*)

Monsieur (ému).—Voyons, chérie, voyons, Coralie, ne pleure pas.

Madame (sanglotant).—Non, tu ne m'aimes plus. C'est la première fois que je te demande quelque chose, et tu me refuses.

Monsieur (ébranlé).—Calme-toi, chère femme. J'y réfléchirai.

Madame.—Oui, tu dis cela pour gagner du temps et pour jouer de moi. Demain tu me remettras à après-demain, et pendant ce temps-là, les beaux vases seront vendus. Oh ! que je suis malheureuse !

Monsieur (capitulant).—Allons, mignonne, ne pleure plus. Je te promets d'acheter ces vases.

Madame (se redressant, joyeuse).—Oh ! le bon petit mari ! (*Elle l'embrasse.*) Que tu es gentil et aimable, mon Charley ! Voyons, nous irons ensemble au bazar, demain, de grand matin, avant qu'il y ait foule. Je n'ai rien du tout à faire, l'avant-midi. Comme nous serons en voiture, nous pourrons emporter les vases avec nous. Et puis, Charley, si tu vois ce bon M. Paulus, dis-lui d'en parler dans son journal, et invite-le à venir souper avec nous demain soir.